

roman

Sofia Giovanditti

Juste à temps

Prix des Lecteurs

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Sofia Giovanditti

Juste à temps

© Sofia Giovanditti, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2664-3

Couverture : JUSTYNA NOWAKOWSKA

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DE LA MÊME AUTRICE, AUX ÉDITIONS JOUVENCE

L'AGENCE DES MIRACLES

LA STRIP-TEASEUSE ET LE CHASSEUR DE NUAGES

À mon père.

*Quand ta pensée entrera dans ma pensée
elle ne fera que naviguer sur la surface des mots.*

L. Giovanditti

Le bras mécanique s'était introduit dans le sas. Délicatement, il s'empara du robot miniature se trouvant sous le dématérialisateur. L'homme regarda le bras articulé se rétracter et ressortir du côté laboratoire, là où il se tenait. ORA fut déposé sur une petite plaque de verre à côté de l'ordinateur central. L'homme fronça les sourcils et réajusta ses lunettes à la transparence douteuse pour mieux distinguer la petite boule noire, pas plus grosse qu'une tête d'épingle, puis il s'assit devant la machine et ordonna la synchronisation. Les données d'ORA apparurent. A gauche de l'écran, on pouvait voir les paramètres du robot avant dématérialisation, à droite, les mêmes données, après rematérialisation. Tout était identique. La structure moléculaire n'avait pas bougé. Les circuits répondaient parfaitement. La caméra et le GPS étaient intacts.

ORA, prouesse technologique de miniaturisation, avait parfaitement rempli sa mission.

Il remarqua que sa respiration était plus saccadée. Il avala sa salive, vérifia une fois de plus tous les paramètres. Puis, un sourire incrédule apparut sur son visage.

A ce moment-là, il aperçut une silhouette derrière la porte vitrée du laboratoire. C'était l'une des secrétaires du Centre. Un jeune homme aux cheveux châtons et aux yeux bleus se tenait à ses côtés, un sourire quelque peu crispé placardé sur le visage. Il leur fit signe d'entrer.

— J'espère que je ne vous dérange pas, Professeur. Votre stagiaire est arrivé.

— Mon stag... ? Ah oui. Chevalier m'en avait parlé. Merci.

La secrétaire fit un petit signe de tête pour prendre congé et tourna les talons. Le jeune homme avança et tendit une main vers le professeur Tobias Schröder. Son geste fut moins désinvolte qu'il ne l'eut espéré.

— Fabrizio Delvalle. Enchanté.

Le scientifique dévisagea Fabrizio et, sans dire un mot, serra la main qui était restée en suspens. Fabrizio embrassa la pièce du regard. Celle-ci était assez

étroite car un bon tiers de l'espace avait été utilisé pour créer un sas contigu au laboratoire. Les deux parties étaient séparées par une épaisse paroi d'acier et plexiglas. Pendant que Fabrizio, nez en l'air, observait les deux bras métalliques posés en croix dans le sas, Schröder était retourné s'asseoir devant l'ordinateur.

— Euh... Le professeur Chevalier a dû vous faire parvenir mon CV... Sinon je peux vous en envoyer une copie immédiatement...

Fabrizio se tut à nouveau. Il n'était plus sûr que Schröder, regard fixé sur son ordinateur, eût encore conscience de sa présence.

— De ? Ah, votre CV... Pas la peine. Très impressionnant, dit distraitement Schröder.

— Merci, souffla Fabrizio.

Le jeune homme lança à nouveau un regard curieux vers le dématérialisateur dans le sas. Il aurait voulu poser une question, mais celle-ci resta sur ses lèvres. Tobias Schröder, le scientifique de renom, était visiblement à la hauteur de sa réputation : brillant mais lunatique.

Un sentiment de légère lassitude envahit Fabrizio. Il espérait beaucoup de ce stage. Et les six prochains mois aux côtés de l'éminent professeur Schröder ne s'annonçaient peut-être pas aussi enthousiasmants qu'il ne l'avait rêvé.

— J'espère que je ne tombe pas à un mauvais moment... Je peux revenir plus tard, si vous voulez...

Schröder leva les yeux vers son stagiaire, fronça les sourcils, ouvrit la bouche. Pendant un instant, aucun son ne sortit. Puis, finalement, il lâcha :

— Jeune homme... Ce n'est ni un bon moment ni un mauvais moment... A vrai dire, moi-même je ne sais pas de quel genre de moment il s'agit. Juste avant que vous n'entriez, quelque chose d'incroyable s'est produit. Mon robot ORA a voyagé dans le temps...

2012

9h07. Lundi matin. J'entre dans l'ascenseur. Je profite du miroir inévitable pour jeter un œil à ma coiffure et à mon maquillage. Je respire un grand coup. Peut-être qu'aujourd'hui ce sera différent. Peut-être que Reproducteur Idéal m'adressera un regard ardent ou un sourire énigmatique. Redescends sur terre, Elizabeth. Tu te rappelles ? Lui : grand, athlétique, charme ineffable émanant de sa beauté désespérante. Toi : commune brunette, parfaitement castée dans le film romantique pour incarner la meilleure amie, sympa et maladroite. Donc, pas celle qui finit au bras du jeune premier.

Septième étage, ma destination. J'entre dans les bureaux de la rédaction et bien malgré moi, je cherche RI (Reproducteur Idéal), ou plutôt Alex, discrètement du regard. Il est déjà là, beau comme un dieu dans sa chemise gris perle. Il discute avec Jean-François, dit J-F, un collègue journaliste. J'imagine qu'il est en train de lui raconter son weekend. Qu'est-ce qu'il a bien pu en faire ? Un safari en Afrique ? Du surf en Australie ? Un voyage sur la Lune ? Beau gosse, belle vie, non ? Je caricature à peine.

— Salut Elizabeth !

— Salut J-F !

— Hello !

— Salut Alex ! Vous avez passé un bon weekend ?

— Oui, super, comme je le racontais à J-F, je suis allé camper deux jours avec des potes en pleine montagne, c'était génial. On a repéré des rapaces, je vous montrerai les photos si vous voulez...

Mouais. J'étais pas loin avec le safari...

— Et toi, t'as fait quoi ?

— Euh... Rien de spécial, petit weekend tranquille, lecture, ciné... Comme d'hab', quoi. Et toi J-F ?

— Je suis toujours dans les travaux de rénovation de mon appart', tu sais

bien...

Après ces salutations matinales d'usage, je suis allée rejoindre mon bureau. Dans ma boîte mail m'attendaient déjà deux ou trois papiers de collègues que je devais relire. Officiellement, je suis journaliste. Mais très vite, mes collègues et mes chefs se sont aperçus que je n'avais pas mon pareil pour repérer les fautes d'orthographe, de grammaire, de majuscules, de ponctuation, bref, ils ont vu que j'étais la pro de la correction. Et toute la rédaction s'est mise à me donner ses textes à relire. Mais c'est ma faute... Je ne pouvais pas m'empêcher de signaler aux uns et aux autres leurs erreurs. Du plus diplomatiquement que je pouvais, souvent précédé d'un petit râlement étouffé dans la gorge, je disais : « Hem... super ton article sur les marchés de Noël... hem... Juste pour te signaler : si tu écris troisième, tu ne peux pas écrire second... Second s'utilise uniquement lorsqu'il n'y a que deux termes... Mais sinon, génial ton article ! »

Et dire que mon ambition était de devenir journaliste d'investigation... Enquêtes inédites, scoops incroyables ! Elizabeth-la-justicière dénonce les inégalités et débusque les malfaiteurs en col blanc ! Pourtant, mon tempérament me pousse plutôt à réfléchir dans mon coin qu'à exposer de grandes idées. Après toutes ces années de piges sous-payées, je suis plutôt contente d'avoir enfin obtenu ce poste de salariée. Sans compter que je ne comprends pas grand-chose à la politique, encore moins à l'économie et ma culture générale aurait besoin d'un dépoussiérage... Je la vois comme un gruyère géant dans lequel il y a plus de trous que de fromage. Heureusement, mes corrections ne me prennent pas non plus tout mon temps car je suis toujours journaliste pour les rubriques société et culture. J'écris donc des articles sur telle ou telle nouvelle tendance, sur un livre, une pièce de théâtre ou une exposition. Je fais ça pas trop mal.

10h34. L'heure de la première pause-café. Je vois que RI est aussi à la machine à café. Dire que j'avais presque réussi à l'oublier pendant une heure et demie, absorbée par mes corrections. Il appuie sur le bouton « expresso », pas de lait, pas de sucre. Je le regarde fixer des yeux le liquide noirâtre qui coule dans le gobelet. Je suis la courbe de son profil, les cils, le nez, les lèvres, la barbe naissante, les mèches rebelles. Il prend son gobelet et me cède la place avec un petit sourire. Pas été foutue d'entamer la conversation. Et dire que toute cette histoire a commencé il y a trois semaines, de la façon la plus anodine qui soit. « Elizabeth, voici un nouveau collègue : Alexander Beckard. » Ce à quoi

l'intéressé avait répondu : « Juste Alex, ce sera très bien ». Une main tendue, un sourire, des dents parfaites. Il ne m'en a pas fallu beaucoup plus...

Je repars avec mon chocolat chaud, le seul truc buvable de cette machine. Un fond de cacao, du lait chimique, beaucoup de sucre. Je n'aime pas le café.

14h03. Mon cœur s'emballe. RI s'approche de mon bureau. Il me parle, j'écoute à peine ce qu'il me dit, car une pensée soudaine me vient à l'esprit : j'ai mangé de la salade ce midi, et j'ai complètement oublié de vérifier mes dents. Comment j'ai pu oublier ça ? Je l'ai toujours fait, même avant de connaître Alex ! Nom de Dieu. Faudrait quand même pas que juste maintenant j'aie une feuille de salade coincée entre les incisives.

— ...et donc, si tu pouvais jeter un œil, le papier est censé être posté sur le site maintenant, donc c'est assez urgent...

— Mh mh.

— Mais, euh, ça ne te dérange pas de faire ça maintenant ? Désolé, je m'y prends un peu tard...

— Mh mmmh mh, dis-je à grand renfort de signe de tête négatif.

— Euh... ok. Merci en tout cas.

La cruche. J'ouvre directement la pièce jointe du mail qu'il vient de m'envoyer. Une faute de frappe. Trois fois rien. Au lieu de lui répondre par mail je me déplace nonchalamment dans l'open space (non sans avoir sorti mon miroir de poche au préalable) en espérant que mes cheveux ondulent un minimum sur mes épaules, style sirène Calypso au charme envoûtant, et je dis :

— Voilà, juste une petite faute, je te l'ai corrigée directement dans le document, tu peux poster ton article.

— Oh, super, t'as déjà fini. Infiniment merci.

— Pas de quoi.

Ulysse n'eut pas l'air bouleversé. Ce fut quand même le point culminant de la journée. Le reste fut sans intérêt. Sortie de la rédaction, métro, retour au bercail, repas du soir devant la télé.